

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 56 (1927)

Heft: 5

Artikel: Ce que nous pouvons apprendre à l'école de Pestalozzi

Autor: Dévaud, E.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1039282>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN PÉDAGOGIQUE

Organ de la Société fribourgeoise d'éducation

ET DU MUSÉE PÉDAGOGIQUE

Abonnement pour la Suisse : 6 fr. ; par la poste : 30 ct. en plus. — Pour l'étranger : 7 fr. — Le numéro : 30 ct. — Annonces : 45 ct. la ligne de 12 cm. — Rabais pour les annonces répétées.

Tout ce qui concerne la Rédaction doit être adressé à la Rédaction du *Bulletin pédagogique*, Ecole normale, Hauterive-Posieux, près Fribourg. Les articles à insérer dans le N° du 1^{er} doivent lui parvenir avant le 18 du mois précédent, et ceux qui sont destinés au N° du 15, avant le 8 du même mois.

Pour les abonnements ou changements d'adresse et les annonces, écrire à *M. L. Brasey, secrétaire scolaire, Ecole du Bourg, Varis, Fribourg. Compte de chèque IIa 153.*

Le Bulletin pédagogique et le Faisceau mutualiste paraissent le 1^{er} et le 15 de chaque mois, à l'exception des mois de juillet, d'août, de septembre et d'octobre, où ils ne paraissent qu'une fois. On fait paraître, chaque année, dans un ordre proportionnel, 15 numéros du Bulletin et 5 du Faisceau.

SOMMAIRE. — Ce que nous pouvons apprendre à l'école de Pestalozzi. — L'enseignement de la géographie (suite). — Leçons de français au cours moyen. — Les principales dates de la vie de M. Python. — Communication de la Direction de l'Instruction publique. — Le centenaire de Pestalozzi. — Communications du Dépôt central du matériel scolaire, section A. — Bibliographies. — Société des institutrices.

Ce que nous pouvons apprendre à l'école de Pestalozzi

Un centenaire ne se justifie que si le mort que l'on célèbre n'a pas disparu tout entier, mais parle encore par l'exemple de sa vie ou par l'enseignement de ses œuvres ; l'organisation des festivités du 17 février dans tous les cantons suisses suppose que nous avons quelques opportunes leçons à tirer de la vie et de l'œuvre d'un Pestalozzi.

Ces leçons, nous les récusons, si elles doivent porter sur des doctrines religieuses ou sur les principes directifs de notre théorie de l'éducation.

Toute sa vie, Pestalozzi a ressenti très vivement les émotions religieuses. Ses écrits sont parsemés d'aspirations et d'élévations vers un Dieu très vaguement « défini », mais d'autant plus ardemment « senti ». Il a fréquemment et profondément varié dans sa conception de la religion et du christianisme. Il s'est profondément ressenti de l'incrédulité de son siècle, spécialement dans la première moitié de sa vie. Le pasteur Ernst de *Léonard et Gertrude* prône une religion

réduite à la morale utilitaire dans l'édition originale ; et, dans la suivante, celle de Cotta, elle devient une formation civique supérieure organisée par l'Etat. Elle paraît souvent s'identifier avec le culte de l'humanité et la philanthropie. Si, plus tard, touché par le malheur, Pestalozzi s'adresse au Christ, c'est en accents qui rivalisent d'éloquence passionnée avec ceux du *Vicaire savoyard*, mais qui ne sont pas plus précis. Tout cela ne saurait nous satisfaire. Pour nous, la religion que nous voulons établir comme le fondement de toute notre action éducatrice est surnaturelle, — dans son origine : son auteur est le Verbe, Fils de Dieu, seconde personne de la Sainte Trinité, fait homme pour nous sauver ; — dans sa doctrine : nous la tenons de l'enseignement de Jésus et de l'Eglise, non d'une inspiration de notre cœur ; — dans sa fin : elle nous élève à la dignité de fils adoptifs de Dieu, participant à la vie divine dès le baptême, espérant la bénédiction du ciel, si nous demeurons fidèles à nos promesses baptismales ; — et dans ses moyens : les sacrements et le culte, producteurs de grâce. Nous ne trouvons rien de cela dans Pestalozzi. Nous sommes donc séparés de lui, comme le remarquait fort justement, quoique en d'autres termes, une revue pédagogique de la Suisse romande, de toute la distance qui sépare une religion révélée, venue de Dieu, d'une religion humaine, qui se ramène à une « sublimation » de l'instinct filial¹.

Par ailleurs, nous constatons que, si diversement qu'elle ait été conçue par Pestalozzi au cours de sa vie, la religion obtient une large place dans ses livres et ses œuvres d'éducation, surtout dès Berthoud et Yverdon. Il s'élève avec une véhémence sincère, dans son *Discours de Lenzbourg*, contre ceux qui remettent à la seizième année, selon l'*Emile* de Rousseau, l'instruction religieuse. C'est dans les bras de leur mère que les enfants de Gertrude apprennent à connaître Dieu, à prononcer son nom, et l'enseignement scolaire ne peut l'ignorer. Aussi nous étonnons-nous que certains pédagogues politiciens osent faire de Pestalozzi le patron d'une école d'où la religion serait absente.

Ne le reconnaissant pas comme maître au point de vue religieux, nous ne saurions reconnaître Pestalozzi comme tel dans ce qui touche aux principes fondamentaux de la théorie et de la pratique de l'éducation. L'idée qu'on se fait de l'éducation dépend de l'idée qu'on se fait de la destinée de l'homme. L'intention dont on s'inspire, les procédés qu'on emploie, l'orientation qu'on propose, sont en directe dépendance de la conception qu'on accepte de ce qu'est l'homme.

¹ On trouvera un excellent exposé de ce qui sépare un pédagogue catholique de la doctrine religieuse de Pestalozzi dans un article de M. L. Rogger, directeur de l'Ecole normale de Hitzkirch, intitulé *Pestalozzi und wir* dans la *Schweizer Schule* des 3 et 10 février 1926. Voir aussi l'étude de M. J. Beck, *Freiburger Nachrichten*, 14 février et jours suivants.

et de ce qu'est sa fin. Quelle que soit la définition qu'on donne de l'éducation, elle revient toujours à ceci : c'est l'art d'initier l'enfant à la façon de vivre qui le conduira à ce pourquoi il est ici-bas. Or, nous n'irons pas à Neuhof, ni à Berthoud apprendre quel est le but de la vie, ni comment on y parvient.

Ecouterons-nous mieux la psychologie pestalozzienne ? Oui et non. Cette psychologie est un chaos. Notre pédagogue déclare ne pas l'avoir étudiée dans les livres ; il affirme n'avoir plus ouvert de livres depuis qu'il s'est promu paysan. Mais il a beaucoup lu, étant encore un citadin ; il a respiré, avec l'air du temps, le sensualisme et l'empirisme du XVIII^{me} siècle, que l'on rencontre en étrange pêle-mêle avec l'apologie du sentiment à la Jacobi, avec des infiltrations de Fichte, qu'il a connu personnellement, et même de Kant, sans parler de Rousseau, du Rousseau du *Contrat social* autant que de l'*Emile*.

Par ailleurs, comme il a peu pratiqué les psychologues de cabinet, comme il a étudié l'homme sur l'homme plutôt que dans les livres, il a retrouvé quelques-unes des vérités éternelles, fondamentales, qui lui ont permis de poser sur une base solide plusieurs de ses procédés éducatifs. Nous en ferons d'autant moins fi que ces vérités, appartenant à la philosophie du sens commun, nous appartiennent en somme. Et puis il a su observer l'enfance ; il faut lui reconnaître un don singulier de comprendre les petits, de pénétrer profondément dans leur psychologie. Il resta toujours lui-même très enfant ; il s'en vante quelque part bien joliment ; il aimait les enfants comme seule une mère, voire une grand'mère, sait les aimer ; et ceux-ci, le reconnaissant comme un des leurs, s'ouvrirent à lui spontanément et sans réticence. Il connaît donc admirablement l'enfance, beaucoup moins l'adolescence ; ses œuvres, pour peu qu'on ait la patience de s'y plonger, les *Lettres à Greaves* en particulier, sont extrêmement attachantes et suggestives à ce point de vue. Nous pouvons donc louer Pestalozzi, et très sincèrement, d'avoir emprunté, sans le savoir peut-être, dans le trésor des vérités éternelles, qui est le nôtre, mais dont nous ne savons pas toujours toutes les richesses, un certain nombre de principes parfaitement sûrs, d'en avoir essayé des applications nouvelles à l'art d'éduquer l'enfance.

Nous le lirons donc, car nous en pouvons tirer parti, mais avec discernement ; comme chez Rousseau, il est nécessaire d'opérer avec prudence le tri de ce qui est or et de ce qui est gangue, travail de longue haleine que je n'aborderai pas ici.

Mais nous ne saurions passer sous silence la leçon d'abnégation, de dévouement inlassé que nous offre sa vie. Il a toujours souhaité vivre pour les pauvres et parmi les pauvres. Neuhof, Stans, l'école des non-bourgeois de Berthoud lui sont des occasions de se donner, sans jamais rien comptabiliser de son cœur, de ses forces et de son argent. Il a souffert, à Yverdon, d'être obligé, pour des raisons finan-

cières, d'accepter des élèves payants. Il a même tenté, à 72 ans, de s'évader d'un pensionnat trop confortable pour recommencer à Clendy l'expérience de Neuhof avec une trentaine de va-nu-pieds. Sa tombe de Birr ne ment pas qui porte la devise de Lavater qu'il s'était appropriée à Berthoud : *Rien pour moi, tout pour mes frères !*

E. DÉVAUD.

L'ENSEIGNEMENT DE LA GÉOGRAPHIE

(Suite.)

II. L'Enseignement de la Géographie en 3^{me} et 4^{me} classes secondaires

En 3^{me} classe, les élèves commencent l'étude de la physique et de la chimie ; l'histoire naturelle qui était, en 2^{me} classe, purement descriptive, s'achemine peu à peu vers l'explication biologique : comment vivent les plantes ? comment vivent les animaux ? Ces sciences, malgré — ou plutôt à cause — du programme touffu que nous impose le brevet, ne peuvent être qu'effleurées d'une manière très superficielle : il faut emmagasiner dans sa mémoire des quantités de faits et l'on n'a jamais le temps d'approfondir aucune donnée, même élémentaire, aucune explication théorique. L'étude en devient facilement fastidieuse, parce qu'elle court le risque de n'être qu'une question de mémoire, de n'avoir qu'un rapport très éloigné avec la vie réelle, de rester superficielle et étrangère à la vie intellectuelle des élèves.

Evidemment, toutes ces connaissances ont un certain contact avec la vie quotidienne. Encore, ne s'agit-il que d'applications purement pratiques, qui, au point de vue de la formation intellectuelle proprement dite, restent assez stériles. C'est à ce dernier inconvénient que la géographie, par son caractère concret et synthétique, peut porter remède.

En effet, qu'est-ce que la géographie ? Elle est la connaissance de la terre, c'est-à-dire de cette partie du globe terrestre qui comprend les couches supérieures du sol et les couches inférieures de notre milieu atmosphérique. Cette délimitation assez arbitraire est le résultat d'une préoccupation pratique : c'est dans ces régions que se déroule la vie de l'homme, et l'on veut savoir comment il doit adapter sa vie au milieu dans lequel s'écoule son existence. Ce but pratique est à l'origine de la géographie. Or, la pratique concerne le concret, et, à la différence des sciences que nous avons mentionnées, la géographie est une science du concret. Cela est si vrai que, pour ce motif, on a contesté à la géographie, comme à l'histoire, d'ailleurs, le caractère scientifique. La science, dit-on, a pour objet l'abstrait, l'universel, le général ; la géographie qui ne peut pas se